

AU COIN DU FEU

Je m'adresse à ceux qui ont un foyer et aiment à y passer des heures dont le souvenir reste, rempli de choses belles et bonnes. A ceux-là je m'adresse, et non à d'autres que n'a point connus le coin du feu.

Les conversations de famille sont les meilleurs et les pires. Ce qui se dit en famille, sur quelque ton que ce soit, a toujours une gravité qui manque aux paroles du dehors ; la bonne parole y est meilleure, la mauvaise y est pire ; là, des riens ont leur valeur et leur portée, qui dans le monde ne passeraient que pour mots charmants : chose terrible pour celui qui parle, toute parole a un effet.

La famille se forme au coin du feu ; les idées s'y implantent en la tête des petits, s'y fortifient en celle des grands. Là, se pose la base qui soutiendra l'édifice. Prenons garde, et que la base soit ferme.

Or, parmi ce qui se prend au foyer de famille, se trouve éminemment le goût.

Le goût littéraire est le plus répandu, et il est généralement le point de départ du goût artistique.

Le goût, chose délicate et que peut faire errer le moindre mauvais vent, s'éveille involontairement et se forme à votre insu, la plupart du temps. Le goût naît, malheureusement de façon trop inconsciente, de l'impression.

Il faut à nos premiers pas dans la critique une direction sage et ferme.

Le coin du feu doit être un tribunal de critique sûr.

On ne lit pas assez en famille. Les jeunes filles, les jeunes gens, les jeunes femmes lisent séparément, sans guide pour le choix des livres, sans guide pour l'appréciation, sans guide pour l'interprétation. Le goût se fausse à jamais.

Quand on lit un peu en famille, on n'y fait pas les lectures qu'on y devrait faire. Où sont les familles où le père choisit, le soir, le livre propre à développer chez les siens, grâce à sa juste